

## Chapitre I

« C'est l'histoire d'une jeune fille pleine de vie,  
pleine de charme, ma fille... »

« Je vais vous envoyer ce que j'avais commencé à écrire. Ce n'est pas très long et je ne parviens plus à continuer malgré les efforts. C'est pour cela qu'il faut que nous mettions ensemble noir sur blanc mon témoignage. Je n'ai plus la force de l'écrire. Je peux en parler et j'en éprouve même la nécessité. Les mots viennent petit à petit au cours de nos conversations. Seule, je ne peux les faire apparaître sur le papier. »

*Les premiers documents que je reçus de Catherine furent ainsi quelques pages qu'elle avait commencé à rédiger et des listes de médicaments délivrés par la pharmacie de Newton où la famille T. habitait. Une liste impressionnante qui me dérouta et dont les noms, sans m'être familiers, ne m'étaient pas complètement inconnus. Catherine m'avait, en effet, parlé de tous les médicaments qui avaient été prescrits par les psychiatres et médecins à sa fille mais j'avoue que je fus néanmoins surprise et je me renseignai le plus rapidement possible sur les prescriptions délivrées qui remontaient à cinq ans auparavant. Catherine m'avait dit ne pas avoir pu se procurer celles de l'année précédente, le pharmacien détruisant systématiquement les listes antérieures à quatre ans.*

*Sophie avait quinze ans à l'époque. Quinze ans !*

« C'est l'histoire d'une jeune fille pleine de vie, pleine de charme, ma fille... Ou bien l'histoire d'une révolte, l'histoire d'un désespoir, d'une tragédie... Ou bien l'histoire d'une mère, tout simplement, qui désire témoigner et cherche à occulter la haine qui l'empêche de vivre une vie que le destin est venu briser. Briser net ! Destin ! Mais peut-on parler de destin ? Quel destin, celui que les autres ont manipulé ? La destinée de ma fille, je l'imaginai, j'y pensais comme toute mère qui voit grandir son enfant sans crainte d'un avenir qu'elle pense naturellement devoir être simple et heureux. Le bonheur passe par la simplicité des gestes, des paroles, des regards. Et maintenant, que de gestes, de paroles, de regards perdus, détruits à jamais ! Non, ce n'est pas le destin qui en a voulu ainsi. C'est pourquoi il faut que j'écrive ce livre, que j'expulse de mon être intérieur qui hurle sa douleur, tout ce qui s'est passé pour en arriver à ce point de non retour. Car plus jamais je ne la retrouverai si ce n'est dans le souvenir, si ce n'est dans ces pages qui la feront revivre, refaisant aussi resurgir le poids de ces mois atroces, de ces questions et non-réponses obsédantes.

Il faut que j'écrive pour dénoncer, pour que d'autres ne tombent pas dans le même piège que nous, dénoncer tout un système qui vous engluie et parfois anéantit des vies entières. Car, peut-être que dans des circonstances différentes ou sur des esprits différents, les conséquences auraient pu ne pas être aussi tragiques mais les « effets secondaires », quant à eux, existent bel et bien. Ceux-ci ont causé la transformation progressive de Sophie et sa perte. Elle n'est pas la première victime de prescriptions inappropriées, de thérapies « manquées ». Il suffit de voir les

témoignages de personnes qui ont essayé, elles aussi, d'alerter l'opinion publique. Il suffit de voir aussi ces événements tragiques qui se sont déroulés, allant de l'agressivité au meurtre, inexpliqués si ce n'est parce que les protagonistes étaient sous l'emprise de médicaments. Est-ce un hasard si le terme « médicaments » se traduit par « drugs » en anglais ? Car ce sont parfois de véritables drogues qui provoquent l'accoutumance et agissent sur le cerveau de manière incontrôlable. Je me suis battue, malgré toutes les manœuvres des psychologues et psychiatres pour nous faire croire et lui faire croire qu'elle était malade, pour que tous prennent conscience qu'il ne s'agissait au départ que d'une « crise d'adolescence », peut-être difficile à gérer mais gérable et sans médicaments. Des médicaments qui ont petit à petit provoqué un état de dépression qui s'est aggravé, mois après mois. »

*Outre le pathétique et le désarroi que reflétaient ces lignes sorties du plus profond de Catherine, ce furent les listes de médicaments qui me déroutèrent, des listes agrafées les unes aux autres. Je ne mettais pas en doute la sincérité de Catherine mais il est vrai que j'avais décidé de prendre du recul par rapport à ses propos, toujours dans le souci de l'objectivité du témoignage. Quand on a vécu ce qu'elle a vécu, on laisse naturellement transparaître ses sentiments et on a parfois tendance à exagérer ou à extrapoler. Là, visiblement j'avais des preuves que tout s'avérait exact, au niveau des médicaments du moins.*

**— Mais personne ne s'est étonné de ces prescriptions aussi incroyables, demandai-je à Catherine. Personne ne vous a alertée sur la dangerosité de leur association ? Vous savez que de tels médicaments prescrits à cet âge-là ont des conséquences indélébiles sur le cerveau ?**

— Confiance, Sylvie ! Nous leur avons fait confiance !  
me répondit-elle.

— **Confiance, je veux bien vous croire, mais à ce point !  
Je ne parviens pas à imaginer que le pharmacien ait pu  
vous délivrer tous ces médicaments sans aucune réaction !**

— Vous avez raison, c'est vrai. Une fois, une seule fois,  
une pharmacienne que je connaissais un peu plus que les  
autres... C'est vrai mais que pouvions-nous faire ?

*Et Catherine se mit à me raconter comme elle le faisait  
lorsque mes paroles ou questions réveillaient en elle un sou-  
venir. Car il lui était très difficile de suivre un ordre chrono-  
logique. Sa mémoire, meurtrie comme son esprit, essayait, non  
sans difficultés, à suivre le fil des événements et essayait de re-  
constituer, morceau par morceau, le puzzle des quatre années  
de cauchemar que sa famille avait vécues. Elle commença :*

— C'était un soir, je me souviens très bien, et la phar-  
macienne, en me voyant entrer, sembla gênée. J'étais  
venue lui régler les médicaments que Sophie, munie de  
son ordonnance, avait pris deux jours plus tôt. Cela ne  
s'était d'ailleurs pas très bien passé. Ma fille m'avait  
rapporté s'être un peu énervée mais n'avait rien ajouté de  
plus. Peut-être était-ce à cause de cela. Je regardai la phar-  
macienne d'un air interrogateur. Elle me dit : « Si c'était  
ma fille, jamais je ne lui donnerais tout cela. »

Sur l'instant, j'eus du mal à me contrôler, comme si ces  
paroles constituaient un reproche à mon égard.

« Mais c'est le psychiatre qui les a prescrits. Comment  
faire autrement ? Que voulez-vous que je fasse ? »

Elle ne répondit rien.

« Je vais vous les donner. Ils sont, en effet, prescrits par le corps médical. Nous n'avons aucun droit de nous y opposer. »

J'eus l'impression que la gêne avait fait place à de la pitié. Que pensait-elle vraiment ?

Je revis plus tard le pharmacien qui, de son côté, évitait toujours de me parler. Quand il apprit pour le drame, je lui posai la question : « Si je portais plainte, vous témoigneriez ? » Il murmura « Oui, certainement. » Mais rien n'était moins sûr, je le savais bien.

Depuis, quand il m'est arrivé de le rencontrer, il esquive mon regard. Il n'y eut pas de procès mais je sais pertinemment qu'il n'aurait rien dit, rien fait, rien osé. Quant à la pharmacienne, je ne sais pas. Elle a quitté la région. De toute façon, c'est trop tard. Aujourd'hui, ma haine tend à s'apaiser. La douleur a pris sur elle toute la place qu'il restait à prendre dans mon cœur.

— **Mais pourquoi ne pas vous être opposée à tout cela ?**

— Je sais bien que tout ce que nous avons vécu est difficile à comprendre. Pourquoi ? Je vous parlais de confiance, tout à l'heure, mais il s'agissait aussi d'être écouté. En tant que mère, je savais ce qui était bien ou ce qui ne l'était pas pour ma fille mais comment le faire entendre à un corps médical borné, aveugle et de ce fait souvent incompetent ? Et puis Jack, mon époux, leur faisait aussi confiance, au début du moins. À un certain moment, il aurait voulu tout arrêter mais... Ici, aux États-Unis, rien n'est pareil qu'ailleurs. Ici, nous sommes des étrangers, Sylvie, des étrangers. Nous n'avons pas la même culture, ne partageons pas les mêmes valeurs. Le corps médical est omnipotent, d'un côté, d'un autre, tous les avocats sont prêts à leur faire des procès ! Tout repose sur des preuves !

— **Mais vous en aviez des preuves ?**

— Malheureusement non ! Qui nous aurait crus si les médecins eux-mêmes ne nous croyaient pas ?

Je vais vous dire ce qui arriva un jour où je me rendis chez le Dr Treban, angoissée et en quête d'une aide qui ne vint jamais. Et ce n'est pas la seule fois où l'on ne m'a pas crue. Tout le monde rejetait mes dires. Mon époux me croyait, certes, et lui aussi a confirmé, à plusieurs reprises mes dires, comme si les miens ne suffisaient pas ! Et le plus grave, Sylvie, vous le verrez par la suite, c'est que non seulement on ne nous croyait pas mais surtout on me contredisait devant Sophie elle-même, Sophie qui savait bien que nous avions raison... Voici donc un exemple d'une conversation avec son médecin :

« Vous affirmez qu'elle fait des surdoses de médicaments, me dit un jour le Dr Treban. Mais comment le ferait-elle ? Je ne lui prescris que la dose nécessaire jusqu'à la visite suivante ! »

Bien sûr, je ne pouvais apporter aucune preuve mais je savais que Sophie gardait ses médicaments plusieurs jours consécutifs sans y toucher pour pouvoir les conserver et les prendre parfois en une seule fois. « Pour tenir le coup ! », disait-elle. Mais elle en connaissait bien les effets secondaires. Elle lisait toujours attentivement les notes jointes dans les boîtes. J'ai retrouvé, après sa disparition, des mails échangés avec ses amis. L'un de ses camarades avait l'air très sérieux et la mettait en garde, gentiment. Mais elle s'était trouvée prise dans l'engrenage.

Et, moi-même, prise dans le tourbillon de visites, de violence et de rejets, je n'ai pas toujours mesuré ce qui se passait. J'attendais, comme Jack, mon mari, et comme Sophie, que tout aille mieux !

Quinze ans, Sophie n'avait que quinze ans ! Maintenant que je refais le chemin en sens inverse, je me demande comment nous n'avons pas pu nous opposer à cela ! Les effets secondaires du Prozac, par exemple, avaient déjà été dénoncés et ouvertement ! Tous connaissaient les dangers de ce médicament qui avait conduit des patients à commettre des actes graves. Et le « Trazédone », deux boîtes prescrites à Sophie en l'espace de neuf jours, dont chacune contient trente comprimés ! »

*La voix de Catherine restait calme, malgré tout et très maîtrisée. C'était une femme très intelligente. Et c'est cela qui me tracassait. « Prise dans un tourbillon, dans un engrenage », disait-elle. Comment cela avait-il pu être possible ? Notre conversation, ce jour-là, s'arrêta sur cette interrogation. Je repris les listes des médicaments qu'elle m'avait fait parvenir. Elles étaient datées sur trois ans de juillet à février. Il n'était, en effet, pas mentionné les prescriptions ordonnées à Sophie quelques mois plus tôt.*

*Il fallait que je vérifie, encore, et les feuillets entre les mains, j'eus du mal à imaginer :*

*« 16 juillet : Trazodone 150 mg 1 comprimé par jour  
Adderall 20 mg 1 comprimé et demi  
25 juillet : Trazodone 150 mg 1 comprimé par jour  
25 juillet : Prozac 20 mg 1 gélule »*

*Je ne comprenais pas comment les parents, qui étaient d'un milieu social bien plus élevé que la moyenne, instruits cultivés, n'avaient pas pu réagir. Je voulais aussi savoir comment tout cela avait débuté, comment des psychiatres avaient pu en arriver à prescrire de tels médicaments à une si jeune enfant. Il devait bien y avoir une raison tangible, quelque chose de grave qui avait motivé tout cela.*

— **Comment tout cela a-t-il commencé ? Tout allait bien, n'est-ce pas ? Sophie ne vous avait jamais posé un quelconque problème ? Ou bien y avait-il des raisons que vous avez occultées... malgré vous, j'entends ?**

— Une simple « crise d'adolescence », j'en reste persuadée, me dit-elle, comme pour la plupart des jeunes qui doivent passer du monde de l'enfance à celui de l'adulte. Un passage normal et nécessaire, qui doit pouvoir se gérer « normalement » si nous n'étions pas « tombés » dans un système de pensée anormal. Vous savez, les psychiatres, Sylvie, cherchent parfois les raisons d'un comportement là où il n'y a que des réactions normales. Et, à 125 dollars la visite, on n'a pas envie de trouver des réponses trop vite ! Pour le psychiatre, c'est aussi l'assurance d'une clientèle loyale et d'une rente mensuelle puisque la visite est obligatoire chaque mois. Elle dure un quart d'heure et la prescription pour obtenir de l'adderall est offerte !

— **Vu sous cet angle, c'est incroyable ! C'est même scandaleux ! m'exclamai-je.**

— Vous comprenez pourquoi la tentation est forte de prescrire ce médicament au plus grand nombre d'enfants possible ! On diagnostique donc très rapidement le fameux syndrome ADHD et, le plus souvent à tort et pour des raisons commerciales.

*Je restai un peu interdite devant ces propos et me promis de rechercher ultérieurement ce qu'était exactement ce syndrome. Pourtant, je ne demandai pas d'autres précisions pour l'instant, désirant revenir au récit lui-même.*